

fortune, et plein de confiance en l'avenir, partit un jour avec trente francs dans sa poche, sa partition et l'espérance. Il marcha vite et fit quinze lieues la première journée. Le lendemain, il arriva à Paris, crotté jusqu'à l'échine; il ne lui restait que dix-huit francs !... Nous ne savons quel auteur a dit que Paris est un désert habité par un million d'hommes. Boieldieu, comme tous les provinciaux qui voient pour la première fois la grande capitale, se trouva dans l'isolement le plus complet. Il se présenta néanmoins au secrétaire de l'Opéra-Comique. On lui assigna un jour pour l'audition de son opéra, qui fut jugé d'une faiblesse extrême, et refusé à la presque unanimité. Loin de se décourager, Boieldieu se mit à donner des leçons au cachet chez les familles riches, et se fit accordeur de pianos. Un autre échec bien plus sérieux faillit ruiner entièrement ses plus chères espérances. Qu'on nous permette de rapporter à ce sujet une anecdote authentique. Quatre des plus éminents compositeurs de l'époque, Cherubini, Méhul, Kreutzer et Jadin, avaient l'habitude de se réunir toutes les décades dans un dîner d'amis, où ils discutaient à cœur ouvert sur leurs projets et leurs ouvrages futurs. Boieldieu obtint la faveur de soumettre sa partition à ces juges si compétents. Au commencement du repas, où il avait été admis, Boieldieu, ému, gêné, écrasé par l'ascendant de ses illustres convives, ne put donner qu'une pauvre idée de son intelligence, répondant par de timides monosyllabes aux avances que lui faisait l'indulgent Kreutzer, plein de pitié pour l'embarras du pauvre jeune homme. Enfin, il finit par prendre courage, et Kreutzer et lui se trouvèrent, à la fin du repas, les meilleurs amis du monde. La glace rompue, l'entretien étant devenu général, et Cherubini paraissant presque aimable, Kreutzer engagea Boieldieu à se mettre au piano pour faire entendre son opéra à ses futurs collègues. Le jeune homme s'exécuta de bonne grâce. Mais hélas ! de temps à autre (trop fréquemment au gré du compositeur), le doigt terrible de Cherubini vint se poser sur la partition et stigmatiser d'assez nombreux passages. Boieldieu, qui ne possédait qu'une très-faible notion des lois de l'harmonie, n'avait pas la conscience des fautes qu'on lui signalait. Il se doutait cependant qu'il devait avoir commis quelque énormité musicale, et son angoisse était extrême. Il parvint néanmoins à vaincre sa frayeur; les morceaux succédèrent aux morceaux, et le doigt fatidique cessa entièrement de marquer la partition. « Allons, se dit l'artiste, il paraît que le milieu de mon œuvre vaut mieux que le commencement. J'espère que la fin réussira encore davantage. » Et il va toujours. Enfin, au moment où il vient de terminer un des morceaux les plus acclamés à Rouen et qui devait, selon lui, entraîner les applaudissements de ses juges, il se retourne ! Hélas ! il est seul ! Ses auditeurs se sont esquivés et l'ont laissé achever pour lui seul l'exécution de son œuvre. Jugez de la honte et du désespoir de l'artiste. Ses larmes vont couler, quand une voix se fait entendre. Cette voix de salut, c'est celle de Jadin, qui dit à Boieldieu : « Mon jeune ami, à tort on vous a fait croire que vous étiez compositeur. Je n'ai pas à juger le mérite de votre œuvre; mais, avant d'exercer un art, il faut l'apprendre, et vous ne possédez même pas l'A B C de la composition musicale. Cependant, on peut faire un artiste fort estimable, sans être capable d'écrire la partition d'un opéra. Vous êtes bon pianiste, vous avez une jolie voix : donnez des leçons de piano et faites des romances; puis, si vous voulez travailler pour le théâtre, apprenez la composition et vous recommencerez l'épreuve; mais je dois vous prévenir que la carrière de compositeur dramatique est pénible, que beaucoup l'ont tentée, et qu'un bien petit nombre a réussi. » Le conseil pouvait être bon, mais il était, certes, plus facile à donner qu'à suivre. Boieldieu, presque inconnu, végéta quelques mois. Puis, par l'entremise d'une personne qui le protégeait, il eut le bonheur d'être admis chez Erard, qui occupait dans le monde musical un rang des plus élevés; il avait tellement perfectionné le piano et la harpe, que les plus célèbres musiciens le regardaient, non comme un inférieur, mais comme leur égal. « Par une belle soirée du mois de mai 1795, raconte M. Cayla, Boieldieu était assis dans le salon d'Erard, à quelque distance de Méhul et du violoniste Rode. Il écoutait avec une attention respectueuse les conseils que lui donnaient ces deux célébrités musicales, lorsqu'on entendit une magnifique voix qui chantait dans l'avenue de l'hôtel Villeroi une romance alors populaire : *Vivre loin de ses amours*. — C'est notre ami Garat, dit Rode. — Attendez donc, j'ai une idée, se mit à dire Méhul. Au même instant, le célèbre chanteur entra en costume d'incroyable, en oreilles de chien, avec une cravate d'une ampleur démesurée, des brocheurs à la ceinture, et la canne phénoménale. — Bonsol, ché Méhul, dit-il en s'adressant au compositeur... bonsol, mon ché Ode, ajouta-t-il en se tournant vers le violoniste, comment vous potez-vous ? En vérité, il fait une chaleu topicale. — Mon cher Garat, lui dit Méhul; si vous étiez arrivé un peu plus tôt, vous auriez entendu un morceau délicieusement exécuté par notre ami M. Boieldieu, de Rouen. — C'est vous, monsieur, qu'on appelle Boieldieu, dit Garat en lorgnant le jeune Rouennais. — Tiens, tiens, mais vous n'êtes pas mal du

tout... Vote figure me vient... Touchez là, mon ché... le grand Gaat vous tend la main... Le pauvre Boieldieu ne savait trop s'il rêvait ou s'il était éveillé; il répondit machinalement à l'invitation de l'illustre chanteur. — Tes-bien, mon ché, fit Garat en riant, vous ougisez comme une ceise ! Je suis de l'avis de Diogène le cynique : Ougis, mon enfant, c'est la couleur de la vête. — Garat, lui dit Rode, M. Boieldieu se destine à la composition lyrique, il a déjà fait quelques essais qui promettent beaucoup, tu devrais le prendre sous ta protection... — J'y pensais, répondit Garat. Jeune homme, avez-vous déjà composé quelque omance ? — Oui, monsieur, répondit Boieldieu en tirant d'un carton deux feuilles de papier de musique. Garat lut les titres suivants : *S'il est vrai qu'être deux*; *O toi que j'aime ! le Ménestrel*. Il chanta immédiatement la première de ces trois romances. Méhul et Rode applaudirent à plusieurs reprises, et l'artiste, émerveillé de l'effet qu'il venait de produire, dit au jeune compositeur : « Mon ami, vous êtes mon protégé, je chanterai vos omances dans le beau monde, et dans moins de quinze jous, les éditeurs seont à votre pote. » Garat tint parole; les romances de Boieldieu firent fureur, et l'éditeur Cochet lui acheta toutes ses petites productions douze francs pièce !... Fiévée, rédacteur du *Journal des Débats*, fréquentait aussi la maison Erard; il y rencontra Boieldieu, et, après l'avoir complimenté sur le succès de ses romances, il lui dit : « Il me semble, jeune homme, que vous pourriez mieux faire : aborder, par exemple, la scène de l'Opéra-Comique. — Il n'a pas de poème, dit madame Erard. Ah ! monsieur Fiévée, si vous vouliez lui venir en aide. — Y songez-vous, madame ! Vous voulez me travestir en faiseur d'opéras-comiques ! — Pourquoi pas ? J'ai relu dernièrement, pour la vingtième fois, votre joli roman *la Dot de Suzette*. Il y a là le sujet d'un charmant poème. — Vous croyez ? — J'en suis persuadée. — Il faut donc mettre la *Dot de Suzette* en opéra-comique, dit Fiévée. J'y consens. Je parlerai de cela à mon ami Déjaure. Monsieur Boieldieu, dans quinze jous vous aurez votre poème. Le jeune compositeur se mit à l'œuvre avec enthousiasme, et, comme il se présenta sous le patronage de Déjaure, les sociétaires de l'Opéra-Comique daignèrent accepter la *Dot de Suzette*, qui fut représentée le 5 septembre 1795. Mme Saint-Aubin, chargée du rôle principal, aidait puissamment au grand succès de l'ouvrage. Le 11 février 1797, Boieldieu donna au théâtre Feydeau la *Famille suisse*, élégante partition que traverse le souffle idyllique de Gessner; les *Deux Lettres*, opéra en un acte, tombèrent lourdement le 4 août 1796. *Montreuil et Merville*, représenté en 1797, avec peu de succès, précéda l'*Heureuse nouvelle*, pièce composée à l'occasion du traité de Campo-Formio, et dont la réussite, due aux circonstances, fut bien éphémère. Boieldieu présenta, cette même année, *Zoraimé et Zulnar* au comité de l'Opéra-Comique. Les sociétaires reçurent la pièce, qui resta plusieurs mois dans les cartons. Elle ne leur inspirait que peu de confiance. Mais, pris au dépourvu, par suite des changements à faire à un opéra de Méhul, ils monteront *Zoraimé et Zulnar*, œuvre qui fut applaudie avec enthousiasme le 10 mai 1798.

Mais Boieldieu ne borna pas ses victoires au théâtre. Quelques productions de musique instrumentale, *concertos* et *sonates* pour piano, quatre *duos* pour harpe, piano et violoncelle, lui valurent, en outre, une grande vogue de salon, l'estime sérieuse des connaisseurs, et décidèrent sa nomination de professeur de piano au Conservatoire de Paris. Le professorat fut le côté faible de Boieldieu, qui ne put jamais s'astreindre à ce travail presque mécanique; mais sa conversation était si instructive, si pleine d'aperçus très-fins sur l'art du piano, que les élèves retiraient toujours de ses leçons parlées savoir et profit. Les *Méprises espagnoles*, imbroglie mouvementée, mais peu favorable à la musique, fut accueillie avec indifférence au théâtre Feydeau, le 19 avril 1799. *Beniowsky*, représenté à l'Opéra-Comique, le 8 juin 1800, n'obtint qu'un succès de haute estime. Ce ne fut que vingt-six ans après, lors de la reprise solennelle de cet ouvrage, que le public comprit la valeur de la partition, et rendit justice à l'énergie des morceaux d'ensemble, dont le souffle patriotique n'a jamais été surpassé. Le *Calife de Bagdad*, représenté le 16 septembre 1801, est le premier des opéras populaires de Boieldieu. Sept cents représentations ne purent épuiser sa vogue. L'ouverture restera à tout jamais célèbre. Quelques biographes ont avancé que Boieldieu, reconnaissant, malgré son succès, l'insuffisance de son éducation musicale, s'adressa alors à Cherubini et prit de lui des leçons de fugue et de contre-point; mais M. Fétis, qui fut l'élève de l'auteur de la *Dame blanche*, conteste ce fait et assure que Boieldieu avait ingénument son ignorance de la partie technique de la composition musicale. Seulement, à dater de l'opéra du *Calife*, Boieldieu employa beaucoup de temps à revoir et à corriger ses ouvrages. On le vit souvent refaire trois fois le même morceau et exagérer la mise en pratique du conseil de Boileau, sans parvenir à se contenter lui-même. *Ma Tante Aurèle*, représentée le 13 janvier 1803, subit, à la première représentation, un terrible échec, dû au ridicule d'un absurde troisième acte. A la seconde soirée, on supprima ce hors-d'œuvre, et le succès fut complet. Boieldieu

avait épousé par amour Clotilde, une des célèbres danseuses de l'Opéra, qui, par légèreté sans doute, faillit à la gravité du lien conjugal. Boieldieu, désespéré, reçut un jour la visite de Rode, qui était sur le point de partir pour la Russie avec un magnifique engagement. « Mon cher Boieldieu, dit-il au compositeur, tu n'es pas heureux à Paris... Viens avec moi à Saint-Petersbourg... Quitter la France et l'Opéra-Comique ! répondit Boieldieu en soupirant... » Il finit pourtant par se décider à ce pénible voyage, et s'exila au mois d'avril 1803. Arrivé aux frontières russes, il reçut un message de l'empereur Alexandre, qui le nommait son maître de chapelle. « Quelques jours après son installation à Saint-Petersbourg, raconte M. Cayla, Boieldieu conclut avec le directeur du théâtre impérial un traité par lequel il s'engageait à écrire tous les ans trois opéras, dont l'empereur devait lui fournir les poèmes. — Vous pouvez compter sur mon exactitude, monsieur le directeur, dit Boieldieu, pourvu que vous me fournissiez les librettos. Je vous avoue que cette dernière clause me paraît bien difficile à remplir. — Soyez sans crainte, il n'y a rien d'impossible pour l'empereur de toutes les Russies, répondit le directeur. — Sa Majesté a-t-elle à son service des faiseurs de poèmes ? — Nous vous donnerons l'exemple de l'exactitude et de la ponctualité, monsieur Boieldieu; dans quelques jous vous pourrez vous mettre à l'œuvre. Cependant le compositeur attendit plusieurs mois, et, en désespoir de cause, il tira sa première partition d'un vaudeville intitulé : *Rien de trop*, ou les *Deux paravents*. Elle valut à l'auteur une gratification de l'empereur Alexandre. Cette bluette fut reçue très-froidement à la reprise qui eut lieu à l'Opéra-Comique, le 21 avril 1811. La *Jeune femme colère*, comédie de M. Etienne, applaudie à Paris en 1812, et *Amour et mystère*, vaudeville, furent transformés en opéras-comiques par Boieldieu. De grands ouvrages succédèrent à ces sortes d'improvisés : *Abderkan* (paroles d'Andrieux, ancien acteur de Favart), tragédie lyrique, tombée; *Calypto*, sujet déjà mis en musique par Lesueur, sous le titre de : *Télémaque*; *Aline, reine de Golconde* (qui ne valait pas l'opéra de Berton), et la musique des chœurs d'*Athalie*, de Racine. Puis vinrent, dans le genre léger, les *Voitures versées*, vaudeville reconstitué en opéra-comique, et enfin un *Tour de soubrette*. En 1810, Rode quitta Saint-Petersbourg, en conseillant à Boieldieu de suivre son exemple. « Je suis lié par un traité, lui répondit le compositeur. — Demande un congé, on ne te refusera pas. — L'expédition me paraît bon; tu peux annoncer mon prochain retour à Paris. »

En effet, Boieldieu obtint ce congé tant désiré et quitta la Russie en 1811. *Jean de Paris*, représenté avec un éclatant succès le 4 avril 1812, fut suivi du *Nouveau seigneur de village*, petit diamant musical qui, depuis le 29 juin 1813, fait les délices du public. *Bayard à Mézières*, opéra de circonstance, fut représenté le 12 février 1814. Catel, Nicolo et Cherubini avaient pris part à la confection de cette œuvre éphémère. Le *Bearnais* (1814), écrit en société avec Kreutzer, et *Angéline*, ou l'*Atelier de Jean Cousin* (11 juin 1814), en collaboration avec Mme Gail, ne méritent pas qu'on s'y arrête. Dans ce dernier ouvrage Boieldieu n'avait écrit qu'un *duo*; mais ce morceau, le seul applaudi, portait l'empreinte de la griffe du lion. A ces pâles ouvrages succédèrent la *Fête du village voisin* (5 mars 1816), froide comédie que Boieldieu réchauffa par la vivacité et le pétilement de sa musique. Tout le monde sait par cœur le cantabile : *Simple, innocente et joliette* ! Boieldieu protégea les débuts d'Hérold, en l'admettant aux honneurs de la collaboration pour l'opéra de *Charles de France*, représenté le 18 juin 1816, à l'occasion du mariage du duc de Berry. L'air des *Chevaliers de la fidélité* est digne de l'auteur de la *Dame blanche*. Aussi a-t-il survécu à la dynastie en l'honneur de laquelle il avait été composé. Boieldieu, poursuivant sans trêve sa marche ascendante et l'agrandissement de son faire, travailla pendant deux ans, avec acharnement, à la partition du *Petit Chaperon rouge*, représenté le 30 juin 1818. Ce fut, a-t-on dit, son *discours de réception* à l'Institut, où il venait de remplacer Méhul. Un immense succès récompensa les efforts du musicien, et les acclamations du monde entier ratifièrent le jugement des dilettantes parisiens. La partition fut achetée 6,000 fr. par M. Boieldieu jeune, éditeur de musique. C'est aux instances de Ponchard qu'on doit la célèbre romance : *Le noble éclat du diadème*. L'artiste, peu satisfait de son rôle, qu'il trouvait inférieur musicalement à celui de Martin, demanda à Boieldieu un solo quelconque. Celui-ci lui répondit qu'il était fatigué et incapable de rien trouver de passable. Ponchard insista, et enfin, un jour, de guerre lasse, Boieldieu tira de sa poche un brouillon, et dit à l'artiste : « Tenez, mon ami, voici une romance, c'est la douzième que je fais à votre intention, et je n'en suis pas plus content que des onze autres. Je vous la donne cependant, en vous engageant à n'y pas tenir plus que moi. Maintenant que je vous ai prouvé ma bonne volonté, promettez-moi, quoi que vous décidiez, de ne plus me tourmenter. » Ponchard, en effet, ne lui parla plus de rien. Le jour de la répétition générale arriva. L'artiste prit Boieldieu à part, et lui dit : « Voulez-vous que je vous fasse entendre votre romance au

foyer ? — Volontiers, répondit le compositeur. » Ils entrèrent alors au foyer, en compagnie de l'accompagnateur et de Levasseur, la célèbre basse de l'Opéra. Ponchard se mit à chanter la romance : *Le noble éclat du diadème*. « Oh ! mais à présent, j'y tiens autant qu'à aucun autre de mes morceaux ! s'écria Boieldieu enthousiasmé. Et puis, ajouta-t-il avec une modestie charmante, elle vous appartient autant qu'à moi. »

Il retoucha son opéra des *Voitures versées* et y ajouta quelques nouveaux morceaux. La première représentation, donnée le 29 avril 1820, fut assez orageuse. Dupaty, l'auteur du livret, blessé de l'accueil du public, voulait retirer sa pièce. Il était en pourparlers à ce sujet avec les sociétaires du théâtre de l'Opéra-Comique, lorsque Boieldieu survint à l'improviste. « Que viens-je d'apprendre ? s'écria-t-il, tu veux retirer ta pièce. — Oui, je passe condamnation. Le public s'est trop clairement prononcé. — Qu'est-ce que tu dis ! Je veux que notre ouvrage ait cent représentations et qu'il reste au répertoire. Il en est des pièces comme des plantes et des fleurs, ajouta-t-il; les premières demandent du temps pour croître, et les secondes pour s'épanouir. » Il composa ensuite, en collaboration avec Kreutzer, Berton, Cherubini et Paër, *Blanche de Provence*, ou la *Cour des Fées*, opéra en trois actes, joué le 3 mai 1821, à l'Académie royale de musique, à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux. Le chœur : *Dors, mon enfant*, dû à la plume de Cherubini, a seul survécu à cette œuvre éphémère. On l'a applaudi avec enthousiasme aux concerts du Conservatoire, en 1863 et en 1864. Boieldieu fut nommé, en 1821, compositeur de la maison de la duchesse de Berry et chevalier de la Légion d'honneur. Il parut très-émerveillé, raconte Adolphe Adam, que le compositeur Catel n'eût pas obtenu la croix en même temps que lui; il se mit alors à faire pour son confrère toutes les démarches qu'il n'avait pas voulu faire pour lui-même, et il réussit. Catel n'était point ambitieux de cette distinction, et ne s'en montra pas fort reconnaissant.

C'est un mauvais service que vous m'avez rendu, dit-il à Boieldieu; on ne saura plus comment me distinguer à l'Institut : j'étais le seul qui ne l'eût pas, et quand on voulait me désigner à quelqu'un qui ne me connaissait pas, on lui disait : « Tenez, M. Catel, c'est ce monsieur là-bas; celui qui n'a pas la croix d'honneur. » Maintenant, je serai perdu dans la foule. — Eh bien ! lui répondit Boieldieu, portez-la par amitié pour moi. Je n'osais plus sortir avec vous : j'étais trop humilié lorsqu'on nous rencontrait ensemble, et qu'on voyait que l'homme de mérite ne portait pas la croix que j'avais. » Boieldieu fut nommé, en 1822, professeur de composition au Conservatoire. Atteint d'une maladie de poitrine, dont il avait ressenti les premiers symptômes sous le climat glacé de la Russie, Boieldieu se réserva la faculté de donner ses leçons chez lui. Il passa le temps qu'il pouvait dérober à l'enseignement dans sa petite propriété, située près de Grosbois; heureux de présider à l'établissement de ce petit nid, qu'il avait acheté afin d'y trouver le repos et la solitude, si nécessaires aux santés ébranlées. Boieldieu a écrit à peu près seul un acte de *Pharamond*, opéra représenté à l'Académie royale de musique, le 10 juin 1825, à l'occasion du sacre de Charles X. Adolphe Adam raconte de la façon suivante l'événement qui hâta l'apparition de la *Dame blanche* : « La répétition générale de *Fiorella*, opéra d'Auber, venait d'avoir lieu (1825), à la satisfaction générale, et la première représentation était fixée au surlendemain, lorsque, dans la nuit, Mme Pradier, chargée du rôle principal, et subissant déjà les inconvénients d'une position intéressante, éprouva un accident qui devait l'éloigner pendant plusieurs mois du théâtre. Aucun ouvrage n'était prêt. Guilbert de Pixérécourt, le directeur de l'Opéra-Comique, convoqua les sociétaires consternés. « Une ressource nous reste encore, leur dit-il, allons demander un opéra à Boieldieu... » Un morne silence accueillit ces paroles, dont le commencement avait fait naître quelque espérance. C'est que chacun connaissait Boieldieu, qui, avec une extrême facilité, était devenu le compositeur le plus long à produire. Dès qu'il avait ses paroles, il composait et écrivait son morceau, puis il le faisait entendre à sa famille, à ses élèves, à ses connaissances, aux visiteurs, à ses fournisseurs, à tous ceux enfin qu'il pouvait amener à son piano : s'il surprenait sur la figure d'un seul le moindre signe de désapprobation : « Je savais bien, disait-il, que les autres n'étaient que des flatteurs; décidément, ce morceau ne vaut rien. » Et, sur-le-champ, son ouvrage était mis au rebut, pour être recommencé; cela se renouvelait plus d'une fois, et l'on était sûr que, lorsque Boieldieu terminait une partition, son panier avait englouti la valeur de dix autres opéras. Comment espérer, avec de tels précédents, d'obtenir de Boieldieu cette *Dame blanche*, dont il s'occupait depuis un an à peine ? « N'importe, dit Pixérécourt, il faut tenter l'aventure; rendons-nous en corps chez Boieldieu; prouvons-lui que le salut de l'Opéra-Comique est entre ses mains, et peut-être consentira-t-il à nous sauver. » La démarche est faite sur-le-champ; elle obtint un plein succès. Mme Boieldieu (Mlle Philis cadette, devenue la seconde femme du célèbre maestro), s'engage à retirer à son mari chaque morceau des qu'il